



## La mort

**La vie du paysan: la Mort,**  
*par Albert Servaes (1883-1966).*

© Anvers, Musée des Beaux-Arts.

**Everbecq:** centre du village.

Jusqu'au début du siècle, le cimetière entourait l'église: la communauté des défunts se blotissait au cœur de la communauté des vivants, comme dans tous les villages traditionnels.

Depuis lors, comme partout ailleurs, on a expulsé les ancêtres: à la périphérie, de plus en plus hors de vue de ceux qu'ils ont engendrés.

Aujourd'hui, dans les grandes agglomérations surtout, on en est à disperser les cendres.

**Everbeek:** dorpscentrum.

Tot het begin van deze eeuw lag het kerkhof rond de kerk; de gemeenschap van de doden bevond zich temidden van de gemeenschap van de levenden.

Dit was in alle traditionele dorpen het geval. Sindsdien heeft men zoals overal elders de voorouders verbannen naar de rand van het dorp, steeds meer buiten het zicht van hun nakomelingen.

Vandaag vindt, vooral in de grote steden dan, verspreiding van de asse plaats.

Cette illustration vous est offerte par les firmes dont les produits portent le timbre

**Artis-Historia.**

Reproduction et vente interdites.

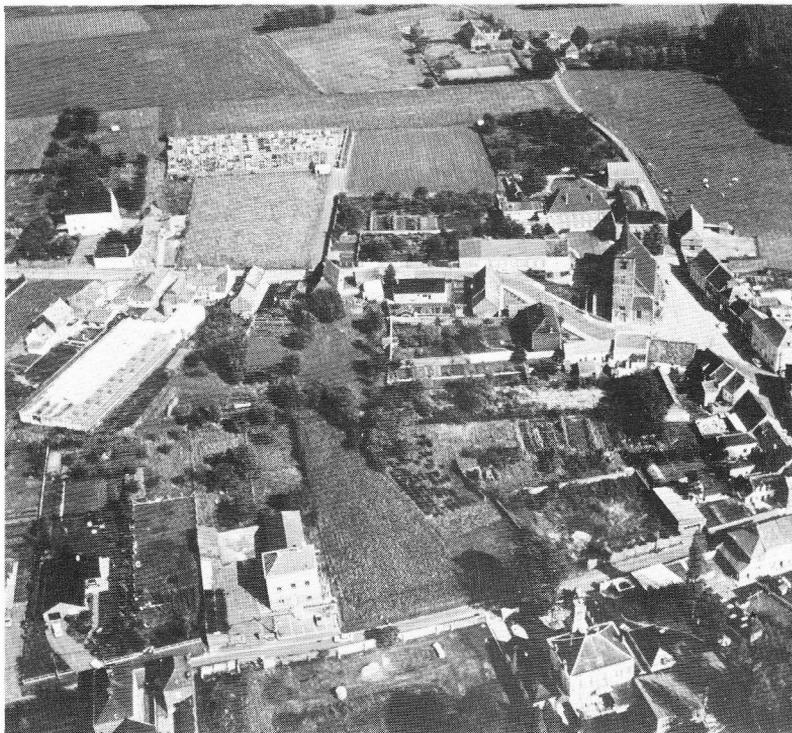
S.V. **Artis-Historia**, S.C.  
Rue Général Gratry, 19  
1040 Bruxelles

## De dood

239

**Boerenleven: de Dood,**  
*door Albert Servaes (1883-1966).*

© Antwerpen, Museum voor Schone Kunsten.



Deze illustratie wordt u aangeboden door de firma's wier produkten het **Artis-Historia** zegel dragen.

Nadruk en verkoop verboden.

S.V. **Artis-Historia**, S.C.  
Generaal Gratrystraat, 19  
1040 Brussel



**La vie du paysan. La Mort,**  
par **Albert Servaes** (1883-1966), 1920,  
Anvers, Musée des Beaux-Arts.

*Un ensemble de rites et de pratiques symboliques accompagnent les funérailles. Ils en marquent la dimension sociale et religieuse et varient selon les régions et les époques. Ce sont veillées, glas, avis, exposition du cadavre, services liturgiques, sépultures, condoléances, repas, deuil, cérémonies commémoratives. Ce sont aussi les cortèges funèbres.*

*A la campagne, le corps pouvait être naguère porté ou transporté en char. Souvent, il suivait un chemin spécifique: le chemin des défunts.*

*Actuellement, dans les villes, l'éloignement des lieux de sépulture et la circulation automobile les ont fait disparaître.*

### Biologie et imaginaire

Mourir est une réalité biologique inéluctable et immuable. Ce qui change est le rapport des vivants à la mort. La manière de vivre, de ressentir, d'imaginer, de penser et de dire sa propre mort et celle des autres. De leur donner un sens par des représentations collectives, par des expressions de l'affectivité, par des idéologies, par des pratiques. Sens qui permet de la conjurer, de la tenir à distance.

La mort est la fin du désir. Or, notre seule raison de vivre est le désir de vivre. La mort est désordre fondamental qui perturbe et rend caduc tout ordre. Pour toute société, et pour les individus qui la composent, il est dès lors essentiel de l'intégrer dans un ordre, dans un système de représentations, de significations et de pratiques. Mourir est expérience existentielle que chacun vit, dans son esprit et dans son corps, dans sa profonde solitude. Mais nous l'inscrivons dans un univers affectif et mental collectif, conscient et inconscient. Dans les sociétés collectives, la mort est dédramatisée par insertion de l'histoire, du destin individuels dans l'histoire, le destin collectifs. Dans les sociétés individualisées, elle est tragédie personnelle.

La mort est un fait biologique immuable. Mais une autre donnée semble être l'inscription du désir de survie dans l'inconscient.

En fait, deux représentations dominent. La mort est terme, point de non-retour, ou commencement, passage. Elle est rupture absolue, définitive. Absence. Ou rupture passagère, changement d'état. (Dissolution dans les énergies de la nature, moment du cycle de la vie, réincarnation). Inscription dans le temps

historique: la mort est, pour celui qui meurt, la fin de son histoire. Reste, éventuellement, la trace: objets, textes, mémoire.

(La crémation est ainsi souvent un geste symbolisant la destruction).

Où initiation à une autre vie, dans le temps eschatologique. Elle est alors souvent vécue comme une fête, accompagnée de rites et de gestes symboliques, qui facilitent le passage et montrent l'osmose entre temps historique et eschatologique. Pour le chrétien, la mort est le lieu de l'insensé. De la folie de la Croix. Il est sauvé de la mort par la rédemption. Reste l'angoisse du Jugement, plus forte que celle de mourir.

Aujourd'hui, elle est le lieu où s'inscrivent la réification, la désacralisation et la désocialisation. Elle est évacuée du vécu, de la parole, du sens. La quête du bonheur (santé, possession, pouvoir) s'est substituée à celle du salut. La mort est l'échec qui rompt l'euphorie conquérante d'une société centrée sur la production et l'accumulation d'objets. Et qui ne produit plus de représentation globale du réel. Plus de significations. L'homme est dépossédé de sa mort, comme il l'est de sa vie.

*H. Vanhoebroeck*

### Sémiologie des espaces de la mort

Les espaces de la mort: celui où l'on meurt, celui où l'on met les morts, celui de l'éventuelle survie, varient avec les cultures. Pour des raisons fonctionnelles (hygiène, manque d'espace) et surtout pour des raisons symboliques. Les espaces signifient des imaginaires (représentations et attitudes affectives) et des idéologies (concepts qui rationalisent les imaginaires).

Les premiers chrétiens ensevelissent leurs morts dans les basiliques bâties sur les reliques des martyrs. En 563, le concile de Braga fixe l'espace autour de l'église comme champ d'inhumation; seuls le clergé et les hauts dignitaires pourront être enterrés dans l'église.

Pendant le bas moyen âge, le mourant meurt chez lui, en présence de ses proches (enfants compris), de voisins, d'amis. Il organise sa mort comme un rituel. Ses funérailles sont rapides et laïques. L'inhumation se fait dans le cimetière, espace autour de l'église, où les morts s'entassent dans des fosses anonymes. Ils attendent là, en terre sacrée, protégés par les reliques conservées dans l'église, la résurrection. Espace ouvert, lieu public, de promenade, de réunion, de commerce, de prostitution, voire de danse. Le concile de Rouen interdit, en 1231, d'y danser, sous peine d'excommunication. La mort est familière.

Après le 18<sup>e</sup> siècle, dans la société marchande, puis capitaliste, l'individualisation et la conscience de soi s'accroissent. Dès lors, mourir devient un drame personnel, eschatologique. La peur du démon, de l'enfer et du Jugement obsède les vivants. Toute la vie est préparation à l'autre vie après la mort. L'extrême-onction est essentielle: elle assure la vie éternelle. Le testa-

ment distribue dons et donations. Les funérailles se solennisent. De nombreuses messes sont dites pour le repos de l'âme des défunts. De cette hantise de la mort témoignent l'iconographie, les sermons, la mise en scène des funérailles, la littérature. L'espace du cimetière reste sacré. Il se clôt maintenant par des murs, mais reste, jusqu'au 17<sup>e</sup>, lieu d'activités laïques. Les tombes individuelles apparaissent et se « personnalisent » par des effigies et des inscriptions. Aux 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup>, les grands de ce monde se font ériger, dans et hors des églises, des mausolées, des chapelles sépulcrales, symboles de leur pouvoir et désir de triomphe sur la mort. Désir aussi de s'inscrire dans la mémoire des hommes et, peut-être, dans leurs prières. Au 19<sup>e</sup>, on meurt toujours en public, restreint cependant à la famille. Le testament devient l'acte légal par lequel on lègue le patrimoine. Après le décret de 1804, les cimetières urbains deviennent un espace communal, laïc, relégué hors des villes. La mort se laïcise. Liés sans doute au désir de propriété comme signe de survie, les cimetières se peuplent de monuments funéraires. Les lieux d'inhumation se parcellisent, se délimitent. Appropriation privée du sol, de l'espace funéraire: concessions à perpétuité, caveaux familiaux. Ceux-ci sont également signe de l'importance prise par la cellule familiale et

lieux de visite, de rencontre avec les défunts. Toute cette architecture est encore signe de repos et de drame: la mort romantique est soit terrifiante tragédie, soit bienheureuse délivrance. Signe du culte du souvenir qui se substitue à l'espérance en une vie future. Le défunt survit, ici-bas, dans la mémoire et dans une présence signifiée par des matériaux durables (granit, marbre), les statues allégoriques, les épitaphes et, plus tard, les photographies. Permanence aussi de son rôle social.

Aujourd'hui, on meurt souvent, anonymement, à l'hôpital. Le cimetière, surtout urbain, est remis en question: on cherche de nouveaux lieux, de nouvelles architectures. La crémation progresse. La rupture entre mort et vie s'est accomplie. Le tombeau n'est plus lieu de pèlerinage.

*H. Vanhoebroek*

#### A lire:

P. Ariès,  
**Essais sur l'histoire de la mort en Occident**,  
Le Seuil, 1975.

Vovelle,  
**Mourir autrefois**,  
Gall, 1973.

L.-V. Thomas,  
**Anthropologie de la mort**,  
Payot, 1975.

#### A écouter:

Requiem (grégorien, Campra, Gilles, Mozart, Kraft, Benoit, Berlioz, Fauré, Ligeti).

#### A voir:

Thierry Zéno,  
**Des morts.**

Marian Hänsel,  
**Le lit.**